

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 19 Avril 1862.

Il y a environ quatre ou cinq cents ans, le théâtre tel qu'il est aujourd'hui n'existait pas ; mais quand venait la semaine sainte, les confréries et les élèves des écoles donnaient en spectacle le Mystère de la Passion. Ce drame, le plus grand qui ait jamais été rêvé, celui dont l'intérêt est le plus puissant, puisqu'il touche aux destinées de l'humanité, se déroulait sous les yeux d'une foule émue et naïve qui venait y retremper sa foi et se répandre en actions de grâces au spectacle d'un Dieu fait homme et venant offrir sa vie en sacrifice pour racheter la postérité coupable d'Adam. — Que sont, depuis Shakespeare jusqu'à M. Dennery, les dramaturges modernes auprès du divin auteur de cette tragédie sanglante ? Voilà deux mille ans bientôt qu'a eu lieu le dénouement du Calvaire, et l'impression qui est restée la même ne permet pas à l'esprit de faire autre chose que de s'incliner et de s'absorber dans une admiration infinie et pleine d'une majestueuse horreur. — Pendant ces trois journées épiques, le spectacle n'est plus au théâtre ; il est tout entier

dans les églises, où revit dans les *Paradis* le dernier souvenir des mystères du moyen-âge. Rossini n'est plus l'auteur de *Guillaume Tell*, il devient le génie inspiré qui a trouvé dans sa science et dans son âme le secret des notes qui traduisent les lamentations du *Stabat*.

Nous ne donnerons donc qu'en passant un aperçu de ce qui s'est fait durant ces deux semaines au Grand-Théâtre et aux Célestins. Les nombreux relâches nécessités soit par les répétitions générales de *Pierre de Médicis*, soit par les jours saints, rendent la tâche plus courte et plus facile. — *Pierre de Médicis* a été représenté samedi dernier au bénéfice des ouvriers sans travail. Ce n'est pas un opéra que l'on puisse juger à une seule audition ; mais néanmoins, il faut bien le reconnaître, la première impression a été bonne ; ce n'est pas, comme le prétendaient certains critiques, de la musique de prince ou d'amateur, ce qui est tout un. Or, en France, nous sommes assez enclins à n'admettre qu'avec réserve les gens haut placés comme capables de se distinguer, en dehors de leurs habitudes et de leurs occupations, par l'esprit ou le talent. Il nous semble difficile qu'un sénateur ou un diplomate puisse mériter notre attention à d'autres

titres que celui des fonctions qu'il remplit ou des services qu'il rend. L'auteur de *Pierre de Médicis* est venu donner un nouveau démenti à ce préjugé suranné. Sa partition est bien faite, l'idée générale en est heureuse et bien dessinée, la mélodie s'y rencontre autrement qu'à l'état de hasard, et l'orchestration témoigne d'études sérieuses et de science arrivée à sa maturité. On peut seulement lui reprocher d'être quelquefois un peu décousue. Cet opéra ne forme pas un tout homogène, on dirait plutôt une succession de tableaux ; mais c'est la faute des auteurs du poème plutôt que du compositeur. — Mieux connu et partant mieux apprécié, *Pierre de Médicis* tiendra un rang honorable dans les productions de l'école française.

Cette représentation arrive à un bon moment pour les artistes qui en ont été les interprètes, c'est-à-dire pour MM. Wicart, Melchisedec, Castelmarty, Barbot et M^{lle} Desterbecq. Au moment de nous quitter jusqu'à l'année prochaine, ils nous laisseront ainsi sous l'empire d'un bon souvenir, et quand septembre les ramènera, c'est en amis regrettés que le public les accueillera. M. Melchisedec a été rappelé après le tableau des Conjurés, et ce même honneur a été décerné à

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 20 Avril 1862.

BONHEURS D'UN AMANT MALHEUREUX.

Tout est mal, tout est bien. S'il n'est pas de médaille sans revers, il n'est pas non plus, on pourrait dire, de revers sans médaille.

Tel devait être l'avis de Sancho Pança.

Telle était l'opinion d'Antonin Michel.

Michel était laid.

Il était pauvre.

Il était amoureux.

Et pour combattre ces trois misères, il n'avait qu'une arme, mais une arme que Buffon a poignée au titre du génie : la patience.

Il attendait l'occasion ; il la faisait naître, se tenant prêt à la saisir aux cheveux. Malheureu-

sement il ne venait guère sous sa main que des occasions chauves.

Un moment Michel crut au triomphe. Fortune, beauté, amour, tout lui arrivait à la fois. Une jeune fille, Amélie Pons, lui apportait tout cela dans les plis de sa robe nuptiale. Vivant en elle, riche et heureux, il deviendrait beau ; Zémire transfigurerait Azor.

M. Pons, le père d'Amélie, était un ancien négociant. Las des soins d'ici-bas, il s'était retiré dans une magnifique opulence. Il habitait, aux environs de Paris, une villa ciselée et festonnée au dehors comme un joyau de Klagman, et tendue de soie à l'intérieur comme le cocon d'un bombyx.

Il y appelait ses amis, il y donnait des fêtes. Frelons et papillons venaient s'ébattre dans son jardin ou voltiger dans ses salons autour de l'heureuse Amélie.

Comment Michel pouvait-il croire que cette

jeune déesse, si belle et si fière sur son piédestal d'or, songeait à l'épouser, lui, l'humble commis pauvre et laid ?

— Vénus, se disait-il aux heures de doute, a bien épousé Vulcain, un serrurier boiteux. Et cette fable se réalise chaque jour : la femme est un mythe, un caprice animé.

Le fait est qu'Amélie souriait aux soupirs de Michel, et répondait à ses attentions en acceptant par exemple, les fleurs qu'il lui offrait.

Mais le caractère du caprice est l'inconstance, et « femme souvent varie, » a dit un don Juan couronné !

Un soir de bal, Michel arriva tout en nage à la villa. Il avait fait le voyage de Paris à fond de train et rapportait du Palais-Royal un magnifique bouquet. Dieu et M^{me} Prévost s'étaient cotisés pour produire cette merveille de la flore exotique. Michel en avait attendu trois mois l'éclosion.

l'acte suivant à M. Wicart. — A la seconde représentation, M^{lle} Desterbecq a mérité aussi l'ovation du rappel.

N'oublions pas en terminant, que *Pierre de Médicis* renferme au deuxième acte un ballet mythologique qui a paru réconcilier les spectateurs avec la danse.

Les Célestins ont livré une grande bataille et tout naturellement ils ont remporté une grande victoire. Il ne s'agissait plus d'une simple opérette comme *Choufleury* ou la *Rose de Saint-Flour*, mais bien d'un véritable opéra-comique ou bouffon en trois actes, pour parler comme l'affiche. *Le Pont des Soupîrs* n'est en effet rien moins que cela. Sous prétexte que l'action se passe dans une Venise impossible avec un doge et un conseil des Dix comme Scarron n'eût pas osé les rêver, on appelle cela un opéra-bouffon, mais en réalité, il y a assez de musique et de la vraie, de la meilleure pour qu'en tous pays du monde le *Pont des Soupîrs* pût être considéré comme un véritable opéra.

D'ordinaire, les artistes qui viennent interpréter l'œuvre d'un compositeur ont passé dix ans dans un conservatoire et n'affrontent la rampe qu'après avoir étudié tous les secrets de l'art du chant; il n'en était rien dans la circonstance, et c'était les artistes que nous voyons tous les jours dans le drame, dans la comédie ou le vaudeville, qui devaient se prendre corps à corps avec les difficultés d'une pareille entreprise. — En apparence, cela était impossible, et cela a été cependant fait; mais il faut bien le dire, c'est à M^{me} Lamy qu'était échu le périlleux honneur d'affronter ce danger et de mériter ce triomphe. Tout se trouve expliqué, et le succès ne pouvait être douteux.

Il s'essuya le front, épousseta son habit et pénétra dans le salon.

Amélie, vêtue de soie et de perles, gravitait parmi les invités, les irradiant de sa présence. A son approche les regards étincelaient d'admiration, et les têtes s'inclinaient. Quand elle passait au milieu d'un groupe, on eût dit une étoile traversant une nébuleuse.

Elle s'avança du côté de Michel. Notre héros, pâle de crainte, fit une révérence d'Italien saluant la madone, et présenta son offrande. Mais Amélie lui jeta un coup-d'œil inattentif; puis, d'un pas de fantôme, elle alla cueillir une simple fleur, une rose blanche, dans la main gantée d'un autre cavalier.

Ce nouveau favori se nommait Anténor Duchâteau. Il était jeune, mince, élégant. Il avait une beauté d'Adonis, ornée des moustaches en crocs d'un capitaine de hussards. C'était, disaient, un lion très-redoutable. On l'accusait d'avoir

On ne raconte pas le *Pont des Soupîrs* et les infortunes de ce malheureux Cornarino Cornarini, non plus que les déceptions de son rival Malatromba. On va voir la pièce, on applaudit la musique et les acteurs, et si après avoir assisté à une séance de Conseil des Dix, émaillée de chœurs de gondolières vénitiennes, l'ennui ne s'est pas enfui sans retour, si le vrai, gros et bon rire des gens heureux ne vous accompagne pas jusque dans vos rêves, vous n'avez plus qu'un parti à prendre, la trappe ou les déserts de la Grande-Chartreuse.

Avec M^{me} Lamy, nous devons citer M^{lles} Michelli et Maria Verniet, que le Grand-Théâtre avait prêtées aux Célestins. Leur concours n'a pas été sans importance, la voix jeune, charmante et bien timbrée de M^{lle} Michelli, le gazouillement délicat de M^{lle} Vernet ont obtenu les plus sincères applaudissements. MM. Chambéry, Lamy et Seiglet se sont maintenus à la hauteur de leur réputation, et ils nous ont habitués à tant de tours de force, que rien de leur part ne nous étonne plus.

Il faut une mention spéciale au chef des Dix, à M. Octave. C'est le burlesque et le comique à la dernière puissance, l'excentrique poussé jusqu'au sublime du genre. Il faut après cela tirer l'échelle et exhumier le souvenir de Jupiter-Grassot qui doit en être jaloux dans sa tombe.

CH. MAURIS.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

IV.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

— Un peu de patience ! Durbach avait donc réalisé quelques ressources au moyen du crédit;

dévoré beaucoup de vertus. Il prit Amélie par le bout des doigts, et marchant sur ses pointes, se dandinant des hanches, il l'emmena vers les quadrilles d'un petit air Richelieu réjouissant à voir. Michel les suivit des yeux, le cou tendu, décontenancé, dans l'attitude du corbeau qui voit emporter son fromage.

Puis il sortit du salon.

Un vieillard, errant comme une âme en peine, l'aperçut et vint à lui.

— Mon cher monsieur Michel, lui dit-il, vous avez là un bouquet splendide. J'ai oublié celui de ma femme dans ma voiture, et elle est au désespoir.

Michel offrit machinalement son bouquet.

Mais tout-à-coup il bondit comme un loup atteint d'une balle. Le maudit bouquet contenait une déclaration d'amour, et ce vieillard était le banquier Chartran, dont il était l'employé.

Or, banquier et bouquet avaient disparu.

cependant, quand sa veuve abandonna tout aux intéressés, il s'en fallait de beaucoup que ce qui restait représentât ce qui était dû. Comme pour chacun c'était une médiocre perte et qu'il n'y avait plus là qu'une veuve dans la détresse, on accepta les choses telles quelles, et il ne fut plus question ni de cela, ni des aventuriers dont on avait été dupe.

Cependant, si quelqu'un avait voulu suivre et observer la femme de Durbach, voici ce qu'il aurait pu constater : En quittant Liège, cette femme se rendit à Ostende et de là à Londres, dans les bureaux de la *Prévoyance*, une compagnie d'assurances européennes, où elle présenta quelques papiers sur le vu desquels on lui compta, en belles guinées et en billets de banque, dix mille livres sterling, ou environ deux cent cinquante mille francs !

Peu de temps après, elle se trouvait à Paris, en compagnie d'un homme que, malgré des différences de costume et d'arrangement, on eût juré le même que Frantz Durbach, son mari, lorsqu'elle était à Liège, et qui, d'après vos prétentions à l'existence, serait bien identiquement l'homme qu'elle avait affecté de pleurer.

— Est-ce un compte à la manière d'Hoffmann que vous me faites en ce moment ? Je vous avertis qu'il n'est pas réussi, dit dédaigneusement l'héritier.

— Vous allez bientôt changer d'avis. Je continue : Durbach avait couronné ses antécédents par une audacieuse escroquerie. Il s'était assuré à la compagnie anglaise dont je viens de parler. Le bénéficiaire apparent du contrat était sa veuve. Une manœuvre sacrilège, en donnant aux clauses de l'assurance toutes les apparences de l'exécu-

— Voici que la veine tourne, se dit Michel soucieux. J'ai perdu ce soir le cœur d'Amélie; demain, je perdrai ma place.

Le lendemain, quand il arriva aux bureaux du banquier, ses camarades lui demandèrent s'il n'avait pas le choléra, tant il était pâle.

Chartran le fit appeler dans son cabinet.

Michel frissonna. Ce Chartran était, disait-on, un tigre du Bengale. Il avait sans doute découvert la déclaration amoureuse, et la croyait adressée à sa femme...

— Monsieur Michel, dit-il au jeune homme, il y a longtemps que vous travaillez chez moi, et M^{me} Chartran me faisait observer ce matin, avec raison, que je paraissais vous oublier. Vous me servirez de secrétaire, et je double vos appointements.

AMÉDÉE GOUET.

(La suite au prochain numéro.)

tion, lui permit de jouir de son vivant des bénéfices de sa propre succession. Comment trouvez-vous l'invention ?

— Tout-à-fait originale, mais absolument inexécutable. Que de complices il aurait fallu !

Dans cette exclamation et jusque dans l'exagération d'indifférence dont elle était accompagnée, il y avait plus que de l'inquiétude.

— Des complices, dites-vous ? fit M. Tribert auquel n'échappa point l'effet produit par son récit. Il n'en fallait absolument que deux. La femme était l'un ; quant à l'autre, bien autrement difficile à séduire, c'était, ce ne pouvait être qu'un médecin. A lui revenait la tâche d'attester la maladie et de certifier ses conséquences pour tromper à la fois les agents chargés de dresser les actes civils, et la compagnie contractante.

— Avez-vous connu le docteur Van Koëck ? demanda brusquement le narrateur.

Durbach tressaillit.

— Votre mouvement vaut une réponse, dit tranquillement M. Tribert.

— Quand cela serait, répondit Durbach d'un ton de dépit. A qui ferez-vous croire qu'un pareil homme ait pu se prêter à une fraude de ce genre ?

— Je ne souhaite pas, je vous assure, être obligé de divulguer cette ténébreuse affaire.

— En admettant ces invraisemblances entassées les unes sur les autres, croyez-vous qu'il suffise de les raconter ?

— Certes non. Il faudrait pouvoir les prouver.

— Et cette preuve ?

— Vous avez raison d'être inquiet. Je la possède.

— Est-ce que cette allégation n'a pas besoin d'autre chose que de vos paroles ?

— Si j'affirme, c'est que je suis en mesure de le faire ; jugez-en. Exécuteur des volontés de M. Van Koëck, j'ai son testament en ma possession ; seul je l'ai lu, seul j'en connais le contenu. Pour vous, je vais en divulguer quelque chose. Il renferme une confession entière et complète de toute la combinaison dont nous nous occupons. M. Van Koëck, poussé par l'ambition, des désirs immodérés de fortune, se laissa entraîner à prêter l'oreille aux sollicitations du testateur, qui sut longuement préparer ses moyens de séduction. Cent mille francs pour un certificat mensonger quand tant de faussetés se livrent à si bon marché, c'était une somme à faire chanceler la probité de bien des gens ! M. Van Koëck paya cher sa faiblesse. Bientôt poursuivi par le remords, redoutant à chaque instant de voir sa supercherie dé-

verte et de tomber des hauteurs où la considération publique l'avait placé, le malheureux médecin ne tarda pas à trahir les symptômes d'une affection morale dont on fit les honneurs à cette mélancolie sans cause saisissable qu'on a décorée du nom de *spleen*. En me confiant sa coupable action et son repentir, M. Van Koëck me chargea des réparations. Or, la première, la plus impérieuse de toutes, ne serait-ce pas le châtement exemplaire des principaux coupables ?

Maintenant, ajouta M. Tribert après une pause, êtes-vous toujours disposé à jouer le rôle de l'homme dont je viens de parler ?... Placé comme il l'est, sous le coup de deux poursuites criminelles, oserait-il se présenter ici !

Au reste vous avez le choix.

Le prétendant cessa de discuter. Il réfléchit. La réflexion lui fit deviner sous l'obstination de son adversaire, à tenir ouverte la porte de sortie d'une substitution, une puissante et secrète raison. Durbach partant de cet axiome presque toujours fondé que l'action exclut les paroles et réciproquement, en conclut que son adversaire désirait éviter le scandale judiciaire dont il possédait tous les éléments. En cherchant à l'évincer sans bruit, ce ne pouvait être que pour demeurer maître de la fortune du colon.

Cette opinion assez vraisemblable au point de vue où Durbach s'était placé, lui fit prendre sur-le-champ un parti.

— Qu'avez-vous à gagner dans une esclandre ? dit-il froidement à M. Tribert. Si je suis poursuivi sous toutes les formes, par la justice et par les intéressés, cela donnera-t-il aux Lambert la qualité de successible qu'ils n'ont pas, et que seul je possède ? Faisons mieux, transigeons : quelle part voulez-vous dans l'affaire !

M. Tribert haussa les épaules et fit tomber sur son interlocuteur un regard de mépris.

— Votre proposition prouve plus que tout le reste que vous pourriez bien être le Durbach dont je viens de raconter les exploits.

— Mais alors que voulez-vous ? fit celui-ci qui ne comprenait plus. Pourquoi me montrer tout ce que vous pouvez, et dans quel but ?

Je conçois qu'un homme comme vous n'ait pu le deviner. Sans plus tarder, voici pourquoi j'ai dit ce que je puis et ce qui vous menace. Je consens bien à ce que vous échappiez à la justice, mais non pas à la punition, et je m'en charge. Ecoutez. Il ne s'agit pas de faire profiter la famille Lambert de la position que vous lui avez faite.

Elle ne le voudrait pas plus que je ne le veux. Il

suffira que vous lui rendiez ce que vous avez pris au père.

— Ne l'ai-je pas tout d'abord offert ?

— Attendez ! Vous aurez ensuite à rembourser à la compagnie, par voie de restitution anonyme, les cent cinquante mille francs qui ont fait votre part dans la supercherie. Le reste a été payé par moi sur la succession du docteur.

— J'accepte encore, mais est-ce tout ?

— Ce serait trop peu, et tout à l'heure, quand il s'agissait d'obtenir ma complicité, vous étiez plus généreux. Vous paierez encore les nombreuses dettes que vous avez laissées à Strasbourg, à Liège et ailleurs.

Cette fois Durbach fit une piteuse grimace.

— Que croyez-vous donc qu'il puisse rester après ces prodigalités ? dit-il.

— Une assez jolie somme, environ deux cent mille francs. Avouez que la punition serait douce ! Pour qu'elle soit complète, la moitié de ce qui restera sera versée à la caisse des pauvres de Strasbourg, qui béniront le généreux anonyme auteur involontaire de cette libéralité. Je ne puis vous enlever la reconnaissance des malheureux. Si elle peut vous profiter, tant mieux ! Je consens à ce que vous ayez l'usufruit du reste. Le capital sera acquis à une œuvre que je me réserve de choisir.

— Mais vous me dépouillez tout-à-fait ! s'écria Durbach d'un ton de révolte.

— Non, je vous ramène dans les sentiers de la probité, et vous fais faire pénitence.

— Autant vaut risquer de tout perdre !

— La liberté avec le reste, n'est-ce pas ? Votre chance est de troquer un peu d'argent contre beaucoup de prison et une infamie officielle. Si l'aventure vous convient !...

— Laissez-moi le temps de réfléchir.

— Vous l'avez refusé, je le refuse à mon tour. Quand l'aiguille de cette pendule aura marqué cinq minutes encore, vous direz oui ou non. J'agirai en conséquence.

Durbach essaya de se débattre. Peine perdue. Inflexible comme la loi dont il prenait la place, M. Tribert resta sourd aux supplications et aux promesses.

— Etes-vous décidé ? demanda-t-il quand l'aiguille eut atteint le but.

Vaincu par l'évidence, Durbach ne put répondre que par un geste désespéré.

M. Van Vylder, en rentrant dans son cabinet, régularisa le compromis en pensant tout bas au supplice symbolique du malheureux Tantale. . .

. Tout s'accomplit comme l'avait décidé

M. Tribert. Avant de quitter Bruxelles, après l'accomplissement de sa double mission, il eut la satisfaction de n'avoir plus rien à craindre pour la réputation de son ancien camarade, Frantz Lieder.

— Dors en paix, dit-il en allant saluer une dernière fois le buste du médecin dans les galeries de l'Ecole de médecine, ta mémoire restera honorée.

Un mois après, l'associé de la maison Muller et compagnie reparaissait au balcon de la place Kléber, avec sa longue pipe de porcelaine à tuyau de cerisier et son air de béatitude. Un beau soleil levant dorait comme une allégorie la statue du héros d'Héliopolis, et prenait capricieusement en écharpe les maisons et les monuments dont la place est bordée.

Mais au lieu de passer la revue de ces vieux témoins des chroniques strasbourgeoises, l'imagination de l'Alsacien papillonnait dans le voisinage de l'étang Saint-Jean de Nancy.

Il faut avouer que la folle du logis ne voyageait pas en l'honneur de Charles-le-Téméraire. Elle voltigeait autour d'un certain métier à broder sur lequel courait la main blanche de la jolie Pauline, la sœur de l'intrépide Gilbert.

Des amis auxquels M. Dyonisius Tribert a raconté ses aventures sont certains qu'avant un mois il ira revoir Nancy pour la troisième fois. Ils disent tous qu'il ne reviendra pas seul.

Ces jours derniers on répétait ces propos au digne homme.

Ne gagez pas contre eux, répliqua-t-il, car j'espère qu'ils gagneraient le pari.

AMÉDÉE AUFAUVRE.

A PROPOS DE CANNE.

La canne est un levier. Je connais certaines gens qui n'ont d'autre force que leur canne. — Un petit morceau de jone est, pour eux, ce que ses cheveux non peignés étaient pour Samson. — Un coup de ciseau, et le vainqueur des Philistins devient un esclave vil, attaché à la meule. — Otez leur canne à ces gens-là, ils se changent aussitôt en personnages ordinaires comme... j'en connais un certain nombre.

La canne donne une réelle assurance dans la démarche. Les uns s'appuient sur leur canne, les autres la tiennent à la main, d'autres jouent machinalement avec elle. — Ceux-ci la mordillent d'un air niais, ceux-là la font résonner d'un air provoquant sur l'asphalte du trottoir.

La canne donne d'ailleurs je ne sais quel air

inoccupé, ou plutôt indépendant, qui ne manque pas de cachet. Un homme matériellement affairé ne porte pas de canne. La canne est à proprement parler le signe distinctif du promeneur. Porter une canne équivaut à dire, tout haut : Regardez-moi, je ne fais rien.

Mais il y a canne et canne, comme il y a fagot et fagot.

J'en connais de plusieurs espèces, que je classerais avec soin si j'écrivais un traité physiologique de la canne.

Il y en a de toutes les tailles, depuis la canne du gandin, qu'on pourrait mettre dans sa poche, jusqu'à celle du recors, qui lui servirait au besoin d'assommoir. Il y en a de toutes les façons, depuis le jone pur et simple jusqu'au jone travaillé et surmonté d'une riche poignée. — Il y en a de toutes valeurs, depuis le sceptre, cette canne des rois et des empereurs, jusqu'à la branche de cornouiller que le paysan façonne avec sa serpe.

C'est une de ces utiles inutilités dont on ne peut se départir.

Avec la canne, le journaliste applaudit, — le flaneur badine agréablement, — le voleur vous arrête, — le vieillard marche avec plus de sûreté, — et le jeune homme se dandine.

Je pourrais encore vous faire l'histoire de la canne, depuis les Hébreux, les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours, — mais je préfère m'arrêter au milieu de ce thème, où je pourrais commettre, — qui sait ? — plus d'un barbarisme.

(*Passé-Temps.*) Jules CLARETTE.

PETITE CHRONIQUE.

M. Penavaire a donné il y a quelques jours un concert fort attrayant, et qui a obtenu les suffrages unanimes des personnes qui y assistaient.

M. Penavaire a prouvé une fois de plus que les secrets de son art lui étaient familiers. En effet, il est difficile d'avoir plus d'agilité dans le doigté et plus de précision dans l'archet. Nous croyons ne pas nous tromper en assurant que dès à présent M. Penavaire veut prendre un rang honorable parmi les artistes dont la France s'honore.

— Nous devons signaler à l'admiration de nos lecteurs, la ménagerie orientale exposée cours Napoléon, par M. Bernabo. Cette galerie est remarquable par le nombre des animaux, leur vivacité, leur vigueur, et surtout par la docilité avec laquelle ils exécutent les différents exercices auxquels a su les dresser M. Bernabo.

— Par suite de circonstances exceptionnelles,

le Palais de l'Alcazar n'a pas cette année de troupe équestre. Si les amateurs de l'art hippique sont frustrés dans leurs plaisirs, les disciples de Therpsichore y gagneront quelques fêtes dansantes que l'administration de l'Alcazar donnera pendant la fin d'avril et le mois de mai.

MÉLANGES.

**

A la recette générale de C... la dernière personne qui s'est présentée pour la conversion des rentes, est un M. Payen.

Un payen converti... est-ce assez éloquent.

**

Voltaire s'étant un jour heurté dans la rue contre un passant, tous deux se livrèrent à ces mouvements simultanés vers la droite et vers la gauche qui menacent de ne jamais finir et que tout le monde connaît.

— Eh ! monsieur, que ne vous décidez-vous pour un côté ou pour l'autre ? s'écria Voltaire impatienté.

— J'attendais que vous *passassiez*, monsieur de Voltaire, répondit respectueusement le bourgeois qui avait reconnu le grand homme.

— *Passassez*, monsieur, *passassez* !

**

Un enfant sort de chez un marchand de vins, avec une bouteille qu'il serre de toutes ses forces dans ses deux mains : si elle tombait !!! Il court pour se débarrasser plus vite de son fardeau.

— Prends donc garde, malheureux, lui crie, en passant, un apprenti qui a cassé sa chaîne, tu vas étrangler ta bouteille.

L'enfant a peur, il lâche tout ; la bouteille lui échappe et se brise sur le pavé.

**

ENTRE FUMEURS.

— Le renchérissement du tabac surcharge sensiblement notre budget de dépenses. C'est vexant.

— Très-vexant. On aurait mieux fait, entre nous, d'imposer le nouveau tir national et les tireurs nationaux.

— A quoi bon ? On n'aurait jamais pu percevoir cette contribution, car c'eût été l'impôt-cible, et à l'impôt-cible nul n'est tenu.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.